

Les trois peupliers du Geisberg

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 111

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257532>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les trois peupliers du Geisberg

En face de Wissembourg, sur la crête de ce Geisberg où nous fûmes victorieux en 1793 et vaincus en 1870, trois peupliers gigantesques étaient rangés côte à côte, comme trois sentinelles immobiles sur la frontière de la vieille France. Plantés sous Louis XIV, à l'époque de la réunion, ils étaient l'orgueil de la contrée. De tous les bouts de l'horizon, on voyait se détacher sur le ciel leurs silhouettes puissantes et sveltes, au sommet de cette douce colline que verdissent les houblonnières et que dorment les blés mûrs.

Sur cette terre que le sang des nôtres avait déjà sacrée, la grande tourmente passa, jetant les morts de toutes parts, saccageant les riantes cultures, trouvant de balles les maisons. Puis, blessés enlevés, débris emportés, cadavres enterrés, la pluie leva les taches de sang, la charrie passa sur la glèbe, et les semailles nouvelles, fécondées par cette rosée rouge, couvrirent d'un manteau rajeuni, plus opulent et plus vert, les champs tragiques.

Au sommet de la colline, les trois peupliers géants se dressaient toujours, impassibles.

A leurs pieds, les Prussiens avaient enterré plusieurs des leurs et clos la sépulture d'une palissade provisoire. L'autorité militaire résolut d'acquiescer ce terrain pour y élever un monument, un de ces monuments lourds et barbares dont l'Allemagne, tout étonnée encore de ses lauriers, mar-

que à chaque pas ses victoires, comme pour se prouver à elle-même, par des signes tangibles, qu'elle n'a pas rêvé ces choses extraordinaires.

De Wissembourg maintenant, les Allemands, arrivés par nuées en pays conquis, regardaient avec attendrissement les trois peupliers qui abritaient leurs guerriers.

Un envoyé du gouvernement vint trouver le propriétaire, M. Welté, et lui proposa d'acheter son champ. M. Welté répondit qu'il n'avait nulle envie de le vendre, qu'il respecterait la sépulture et continuerait à cultiver paisiblement le reste du carré, mais qu'il garderait sa terre et ses arbres. Le représentant de l'Empire eut beau insister, offrir une somme ronde, le propriétaire s'obstina dans sa décision. L'Allemand partit fâché, la menace à la bouche.

— Nous aurons quand même vos peupliers !

— Vous ne les aurez pas ! répondit l'Alsacien avec calme.

Un soir que M. Welté faisait au café sa partie de cartes habituelle, un ami survint :

— Vous savez la nouvelle ? Le Reichstag a voté une loi permettant à l'Empire d'acquiescer d'office les propriétés où se trouvent des tombes militaires. Cela vous concerne, Welté ; on va vous exproprier, et vos beaux peupliers vont appartenir à la Prusse.

M. Welté avait déposé ses cartes. Il se fit apporter le journal, lut le débat de la Chambre allemande, puis, tranquillement :

— C'est égal, dit-il, ils ne les auront pas. Et il rentra chez lui plus tôt que de coutume.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le chef de gare de Wissembourg, levant

l'œil sur les trois peupliers, se mit à fatiguer le pauvre homme de mon stupide bavardage, qu'il écouta avec la même indulgente attention, jusqu'au moment où mon service m'appela auprès de mes hommes. Il me quitta alors et prit le chemin de son église.

Je visitai mes chevaux, et, le pansage terminé, je me mis à flâner par le village.

— Comment se nomme votre curé ? dis-je à un paysan.

— Monsieur, c'est l'abbé Baudry, me répondit-il ; un brave homme, allez ! et bien charitable quoiqu'il ait été rudement éprouvé. Il n'était pas fait pour rester comme ça, toute sa vie, curé de village, et on dit à la ville que c'est un des plus savants du diocèse. Mais il a eu deux orphelins à élever. Ils sont morts tous deux, et le curé n'a pas voulu que la mère fût séparée de la tombe de ses enfants ; il est resté parmi nous. C'est une vraie grâce pour le village ! Ce qui fait le mal des uns fait le bien des au-

tres, conclut sentencieusement le vieux paysan.

Je le quittai en riant de son naïf égoïsme et je montai à l'église.

La porte était ouverte, j'entraï. Dans un des coins les plus obscurs, le prêtre était agenouillé sur la dalle, sa tête blanche inclinée sur sa poitrine.

Sa sœur se courbait à quelques pas de lui sur un banc de bois.

A peine pouvait-on distinguer son vêtement sombre dans la demi-obscurité de la chapelle, mais on entendait par instants sangloter sa prière.

Les deux vieillards ne m'avaient pas entendu : je ne voulais pas les troubler, et, redescendant les marches de l'église, je traversai le cimetière qui l'entourait.

Une tombe plus large et mieux entretenue que les autres attira mes regards.

Deux croix jumelles dominaient une sim-

Feuilleton du Pays du dimanche 5

Un Duel

par

Edouard Grimblot

J'étais ému et je maudissais l'intempérance de ma langue qui avait réveillé ces douloureux souvenirs, lorsque la sœur du curé entra, et, sans me regarder, dit quelques mots à l'oreille de son frère. Celui-ci pâlit et, jetant sa serviette sur la table, se leva, mais une réflexion le retint. Presque aussitôt, faisant un signe à sa sœur, il se rassit et reprit son entretien avec moi, mais en évitant soigneusement toute allusion à notre conversation précédente.

Mon incurable légèreté effaça bien vite l'émotion que j'avais éprouvée, et je conti-